

« Les Damnés », sur un train d'enfer

CHRONIQUE Ivo van Hove précipite à Avignon les interprètes de la Comédie-Française et le public dans un spectacle hallucinant, ritualisé et très dérangeant.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Le public de la Cour d'honneur ne se lève pas immédiatement pour applaudir les comédiens, les musiciens, les vidéastes, à l'issue de la représentation des *Damnés* dans la mise en scène d'Ivo van Hove. Chacun est écrasé au fond de son fauteuil. D'ailleurs, un homme en ombre chinoise vient de mitrailler la salle dans le bruit à la fois mat et fracassant des balles. Il faut plusieurs minutes, plusieurs saluts aux spectateurs pour se mettre debout et acclamer les artistes

qui, deux heures durant, ont vécu devant nous une histoire épouvantable venue de la nuit des temps.

C'est peu dire que la traduction scénique par Ivo van Hove du scénario de Nicola Badalucco, Enrico Medioli et évidemment Luchino Visconti, qui signa avec *Les Damnés* l'un de ses films les plus impressionnants, est puissante. Son, musique sur le plateau, lumières, vidéo en direct ou images projetées, archives, ritualisation, répétitions, reprises, mouvement, direction de jeu, décisions de représentation, tout concourt à faire de ce spectacle un sommet très dérangeant de l'art du théâtre.

Indissociable de la pensée d'Ivo van Hove, le scénographe Jan Versweyveld, qui signe également les lumières, impose une vision mentale, abstraite. Il a opté



A.-C. POUJOLAT/AFP

Denis Podalydès (au centre), de la troupe de la Comédie-Française, lors d'une répétition de la pièce *Les Damnés*, le 4 juillet à Avignon.

pour l'horizontalité. Il ne lutte pas avec le mur. Il est là, comme sont là le ciel étoilé et la grande fenêtre. Au milieu, un écran qui sera utilisé presque en continu. Images d'archives légendées, captation en direct des acteurs, images déjà filmées incrustées à certains moments. Au-dessus, une passerelle sur laquelle les musiciens jouent, soutenant un étrange et déchirant rituel.

Des comédiens admirables

Au centre, une aire de couleur orange vif, immense tatami sans cesse traversé, retraversé et roulé quelques minutes avant la fin lorsque la nuit de cendres et de goudron recouvrira tout. Au bord du plateau, une vasque de métal, ombilic funèbre. À gauche (pour le public), une estrade munie de chaises sur laquelle les comédiens se réfugient entre les scènes. À ses pieds, cinq miroirs encadrés de lampes, tables de maquillage. Devant quatre larges banquettes, grandes comme des lits sombres. Au fond, de chaque côté de l'écran, des portants avec les costumes d'An D'Huys. De longues tables. À droite, des hommes vêtus de noir. Les quatre musiciens et leurs saxophones

sont au bord du plateau. Derrière eux, en hauteur, des cerceaux alignés. On y monte comme à l'échafaud, en une cérémonie chaque fois recommencée, entouré d'hommes en noir, comme dans *l'Orphée* de Jean Cocteau. Mais faut-il vous en dire plus ? Non, sans doute, car la sidération est consubstantielle à ce travail, et les images, si atroces, si insoutenables soient-elles, qu'impose Ivo van Hove ont toutes du sens.

Un grondement d'enfer, qui fait trembler les sièges, marque le début du spectacle. Deux heures tendues, tranchantes comme des couteaux, deux heures durant lesquelles s'incarne la quintessence du mal le plus intime et le plus politique, la perversité des familles, des âges, des petites filles aux adultes. Ici, chacun est au plus haut de son art dans la sobriété comme dans la terrible cruauté, aimé par le « personnage » principal, les aciéries Essenbeck. Nœud de vipères des familles qui renvoie au plus archaïque, érotisation violente des êtres et du désir de pouvoir sur fond de montée du nazisme, fil shakespeareien, dissolution de toutes les règles, orgies, massacres, pédophilie, travestissement, haine, tout est

montré jusqu'à la suffocation. Les comédiens du Français sont exceptionnels et toutes les partitions sont immenses. Didier Sandre (le patriarche), Loïc Corbery (Herbert), Adeline d'Hermy (sa femme), Elsa Lepoivre (Sophie), Christophe Montenez (Martin, l'enfant rebelle), Guillaume Gallienne (Friedrich, l'amant ambitieux), Denis Podalydès (Konstantin le terrible), Clément Hervieu-Léger (son fils humilié), Éric Génovèse (Aschenbach le diabolique), Jennifer Decker (Olga), Alexandre Pavloff, Sébastien Baulain, Sylvia Bergé, qui chante à la fin, les petites filles, tous sont admirables et appelleraient des pages d'hommage. Ils n'ont peur de rien. Les corps sont livrés, les timbres ont des grains superbes, les visages sont d'une beauté sublime saisis par la vidéo magistrale de Tal Yarden. Vociférations de Hitler, chants nazis, anéantissement. Vous tremblerez. On vous parle du présent. ■

Cour d'honneur jusqu'au 16 juillet, reprise à la Comédie-Française, salle Richelieu (Paris 1^{er}), du 24 septembre au 13 janvier. Textes publiés à l'Avant-scène théâtre (14 €) et à l'Avant-scène cinéma (15 €).